

---

## Le corps catholique à l'épreuve dans l'Italie contemporaine

Notes critiques

*The Trying Ordeal of the Catholic Body in Contemporary Italy (Critical Notes)*

Claude Langlois

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8486>

DOI : 10.4000/rhr.8486

ISSN : 2105-2573

### Éditeur

Armand Colin

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2016

Pagination : 71-81

ISBN : 978-2-200-93059-2

ISSN : 0035-1423

### Référence électronique

Claude Langlois, « Le corps catholique à l'épreuve dans l'Italie contemporaine », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2016, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 05 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8486> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8486>

---

CLAUDE LANGLOIS  
École pratique des Hautes Études

## **Le corps catholique à l'épreuve dans l'Italie contemporaine Notes critiques\***

*Cette étude critique propose de lire ensemble deux ouvrages récemment publiés, et également traduits, l'un sur des accusations de délits sexuels voire de meurtres à l'intérieur d'un couvent romain de femmes, à la veille de l'Unité italienne, l'autre sur le développement du culte de Padre Pio dans le contexte de l'Italie fasciste et postfasciste. En effet ces deux ouvrages, malgré d'évidentes différences quant à la période de référence et au modèle d'approche historiographique, ont deux points communs: d'abord ils montrent le rôle très important joué par le Saint-Office, et comme acteur, ou principal ou intermittent, et comme pourvoyeur de sources de première main; en second lieu, les récits qu'ils livrent peuvent être rapprochés et lus comme des symptômes d'un rapport au corps catholique, qui se manifeste dans l'excès, ou répréhensible et caché, ou miraculeux et exhibé.*

### **The Trying Ordeal of the Catholic Body in Contemporary Italy (Critical Notes)**

*This critical study offers a joint reading of two works, both recently published and translated, one on accusations of sexual abuse and even of murders in a Roman women's convent on the eve of Italian Unity, the other on the development of the cult of Padre Pio in the context of fascist and post-fascist Italy. These two books, despite obvious differences regarding their periods of reference and the models of their historiographical approaches, have two points in common: first, they show the very important role played by the Holy Office, both as an actor, whether as the protagonist or in a side role, and as a provider of primary sources; second, the accounts that they contain can be compared and read as the symptoms of a relationship with the Catholic body that manifests itself through excess, or as reprehensible and hidden, or as miraculous and displayed.*

\* À propos de: Sergio LUZZATTO, *Padre Pio, miracle et politique à l'âge laïc*, Paris, Gallimard, «NRF Essais», 2013, 507 p. (*Padre Pio, Miracoli e Politica nell'Italia del Novecento*, Giulio Einaudi, Turin, 2007), traduction de Pierre-Emmanuel Dauzat; Hubert WOLF, *Le vice et la grâce. L'affaire des religieuses de Sant'Ambrogio*, Paris, Seuil, 2013, 445 p. (*Die Nonnen von Sant'Ambrogio. Eine wahre Geschichte*, Verlag C.H. Beck, 2013), traduction de Jean-Louis Schlegel.

Grâce à deux traductions remarquables, le public français peut avoir accès commodément à deux ouvrages importants qui concernent le catholicisme italien au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle. Mais sans doute bien au-delà. Deux ouvrages qui, par ailleurs, se lisent comme de vrais polars. Hubert Wolf n'avait-il pas suggéré dans le titre allemand que la réalité dépassait la fiction, en intitulant son enquête sur les *Nonnes de Sant'Ambrogio*, une « histoire vraie », *Eine wahre Geschichte*. Ce que la quatrième de couverture de la version française traduit ainsi : « un “polar” exceptionnel et pourtant vrai ». Deux titres français qui aussi montrent les transactions que les éditeurs estiment utiles pour séduire le public ou seulement l'éclairer. Le XX<sup>e</sup> siècle de Luzzatto, trop banal sans doute, est devenu *l'âge laïc*, manière de faire comprendre que le récit se passe après 1905, mais ces lunettes semblent mal adaptées pour éclairer, dans l'Italie de Padre Pio, les rapports incestueux du religieux miraculaire et du politique tels qu'ils nous sont décrits. Les éditions du Seuil ont forcé le trait, en inventant pour des nonnes dévergondées un titre affriolant : *Le vice et la grâce*, présenté en lettres d'or sur une jaquette d'un rouge pourpre donnant à voir, dans quelque halo sulfureux, une jeune personne qui a visiblement oublié de mettre le voile et le reste de ses habits qui plus habituellement auraient dû la couvrir.

Glissons sur ces nécessités commerciales pour en venir à l'essentiel. Deux histoires comme seul apparemment le catholicisme italien des deux derniers siècles est capable d'en produire. Deux histoires que tout apparemment oppose et que tout pourtant rapproche. Au registre des différences visibles, la géographie, Rome, la capitale de la catholicité et une grosse bourgade (10 000 habitants en 1911) des Pouilles, San Giovanni Rotondo. L'histoire, plus encore, ce qui se passe dans les années 1850 à l'intérieur des murs d'un couvent romain des religieuses du tiers-ordre de saint François n'a que peu à voir avec les vicissitudes d'un frère capucin, Padre Pio, qui pendant un demi-siècle a fait l'objet d'une exposition publique conduisant à une histoire à rebondissements. Différence surtout d'objet : ici un scandale sexuel somme toute banal, n'étaient, il est vrai, une tentative de meurtre, des morts suspectes non élucidées et un confesseur jésuite que se trouve être un théologien très proche de

Pie IX ; là, les réactions complexes de l'opinion et des papes à un prêtre stigmatisé, mélange de curé d'Ars et de Marthe Robin.

Que mettre au registre des ressemblances ? L'existence de deux communautés religieuses qui se placent sous le patronage de saint François ; la place singulière du corps dans le catholicisme, corps sexué ou corps marqué, stigmatisé ; surtout, les sources irremplaçables de l'Inquisition. Pour Sant'Ambrogio, l'histoire est celle d'un dossier discrètement mis de côté et opportunément retrouvé, présenté avec talent et sens dramatique. Pour Padre Pio, les enquêtes du Saint-Office se concentrent au début de l'histoire, s'étalant sur une décennie, durant les années 1920, et aboutissant à une condamnation en 1931 et reprennent trente ans plus tard puisque Jean XXIII lance encore une ultime enquête en 1960 qui apporte un éclairage tardif sur un phénomène qui connaît de nouveaux errements.

#### **ENQUÊTE DILIGENTE SUR UNE AFFAIRE DE MŒURS DANS UN COUVENT ROMAIN À L'ÉPOQUE DE PIE IX**

À chaque auteur, à chaque ouvrage, malgré tout, sa singularité. Hubert Wolf, qui nous narre les débordements monastiques dans la Rome du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, est spécialiste d'histoire de l'Église à l'Université de Munster, il a été surtout le chef de projet de l'énorme entreprise documentaire sur les archives de l'Inquisition romaine et de la congrégation de l'Index. Où visiblement il a trouvé quelques dossiers de choix, comme celui qu'il nous présente ici. À Rome donc, le 26 juillet 1859 – un mois après la bataille de Solferino qui marquait le point de départ de l'unité italienne – la princesse Katharina von Hohenzollern-Sigmaringen était exfiltrée du monastère de Sant'Ambrogio della Massima, où elle était entrée quinze mois plus tôt : elle avait découvert des pratiques inavouables et avait sollicité un sien cousin archevêque pour la sortir d'une maison religieuse où l'on avait plusieurs fois tenté de l'empoisonner pour la faire taire.

Son entourage prit d'abord ses dires pour des exagérations d'une personne qui peinait à trouver sa place dans la vie et dans l'Église. Puis, en enquêtant, le Saint-Office découvrit qu'il se passait en effet dans ce couvent des choses surprenantes et sans aucun doute

répréhensibles : au centre de l'intrigue une jeune et belle maîtresse des novices (Maria Luisa) qui tient tout son petit monde sous le charme au prétexte que la Vierge Marie lui envoie des lettres auxquelles chacun doit se conformer, qui semble heureusement manier le poison avec moins de maestria que les Borgia, mais qui par contre trouve toujours de bonnes raisons pour mettre dans son lit novices et jeunes sœurs et pour se faire serrer de près par des confesseurs aussi naïfs que complices. Le Saint-Office s'est d'autant plus facilement laissé convaincre de mener une enquête sérieuse que la communauté avait déjà eu affaire à lui, quarante ans plus tôt. La Sainte Inquisition avait en effet dû examiner le comportement d'une communauté qui vouait à sa fondatrice vivante (Maria Agnese Firao) un culte excessif, ce qui avait valu des avertissements en 1816, demeurés, semble-t-il, lettre morte. La dénonciation de la princesse, forte de ses appuis familiaux, offrait au Saint-Office une occasion de rouvrir le dossier, en le confiant à un fin limier, le juge d'instruction Vincenzo Leone Sallua, dominicain, comme il se devait, qui allait, par une série d'auditions serrées, débrouiller bientôt l'affaire. Mais celle-ci rebondit par une série de découvertes successives : le nombre de moniales que contrôlait la belle Maria Luisa, abbesse comprise ; l'existence de morts suspectes au couvent dans les mois précédents ; l'implication des deux confesseurs jésuites dans les jeux sexuels de Maria Luisa ; l'usage que celle-ci faisait de ses pseudo-révélation, pour discréditer un autre jésuite le père Passaglia. Et surtout, cerise sur le gâteau, la découverte que le second confesseur menait en quelque sorte une double vie : il est connu au couvent sous le nom de Giuseppe Peeters et dans les milieux romains sous son patronyme d'origine, puisqu'il s'agit du père Josef Kleutgen, jésuite, néo-thomiste, très proche de Pie IX, qui est intervenu dans la rédaction de la définition de l'Immaculée Conception et qui offrira ses services pour celui de l'infailibilité. On comprend que l'inquisiteur ait marché sur des œufs, que l'affaire ne sera pas rendue publique et que les sanctions tiendront compte des personnes, le dit Kleutgen se trouvant seulement écarté quelques mois de Rome.

Que dire d'une histoire mise au jour avec talent par un historien qui s'effacerait presque derrière sa documentation principale mais qui a su la compléter en puisant à d'autres bonnes sources, même si la version française est malheureusement privée de l'apparat

critique de la version allemande ? D'abord, qu'il s'en passe de drôles dans ce couvent romain à deux pas du Vatican : un mélange de pornographie soft et de violence meurtrière qui montre que les fantasmes français de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle sur les turpitudes conventuelles pouvaient prendre corps – au sens le plus strict du terme – un siècle plus tard dans la Rome pontificale. Mais encore ? Des comportements fâcheux qui se passaient quasiment sous les yeux de Pie IX alors que toute l'Europe avait les yeux fixés sur une papauté engluée depuis 1858 dans l'affaire Mortara (enlèvement d'un enfant juif à sa famille parce que baptisé par une servante catholique) et bientôt menacée dans son existence même par le Risorgimento italien (1859) qui allait, en une décennie, la confiner au Vatican. Le rappel de cette conjoncture troublée montre qu'une présentation trop polarisée sur le comportement des personnes – la chair est faible, les nonnes, incontrôlables, et les intellectuels de haut vol, naïfs – ne peut toutefois suffire pour expliquer ce qui est alors mis au jour. Une telle affaire conduit à tout le moins à s'interroger sur le dysfonctionnement de l'administration pontificale où subsistent des îlots d'archaïsme dus notamment à la juxtaposition d'entités nationales et sociales autonomes.

L'ouvrage livre des informations de première main sur un anti-jésuitisme qui a sévi aussi en France plutôt dans les années 1840 mais sur d'autres bases. Il est la conséquence en Italie de la place grandissante que tient la Compagnie à Rome au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à qui on reproche tout à la fois, et avec justesse au regard de ce dossier, la naïveté de ses confesseurs, leur goût immodéré pour le miraculeux et... leur propension à imposer à la papauté une idéologie antimoderne et infaillibiliste. Resterait à restituer un contexte qui dépasse la seule personnalité du père Peteers/Kleutgen.

C'est pourquoi on aurait voulu aller plus loin que la narration des exploits d'un détective aussi habile que le père Sallua. Le Saint-Office en effet est une institution qui a conservé la religion de l'aveu, d'autant plus que, pour des motifs de discrétion, il déborde de son domaine propre puisque son enquêteur doit aussi s'occuper de l'accusation d'empoisonnement qui relevait d'une juridiction civile. Même si la Sainte Inquisition n'utilise plus de coercition matérielle, ses pratiques n'en sont pas moins exorbitantes du droit (absence d'avocat, interrogations à répétition, isolement complet de la principale suspecte pour mieux la faire avouer). Sans s'ériger en

juge des juges, au nom d'une éthique qui surplomberait l'histoire, on peut trouver dommageable que notre historien ne s'interroge pas plus avant sur le rapport entre les moyens utilisés et la réalité des aveux de la principale suspecte, ultérieurement enfermée comme folle. Non pour chercher à la disculper ou à atténuer sa responsabilité, mais pour déplacer l'interrogation afin de mieux faire comprendre, autrement que par allusion, en quoi les divers modes de crédibilité, ici antagonistes, constituent malgré tout l'objet d'une même histoire.

Ajoutons encore que ce fait divers a sa place entière dans une histoire des rapports de sexe – aux deux sens du terme – au sein de l'Église catholique. Il constitue même un véritable « cas d'école » montrant comment peut s'opérer la subversion des rapports inégaux entre clercs et moniales. Comme souvent en effet le pathologique est le miroir déformé de la normalité. Il aurait sans doute fallu une approche plus anthropologique pour mieux faire apparaître le lien entre le culte de la personnalité de la fondatrice et, une génération plus tard, la prise de pouvoir par une religieuse, jeune et ambitieuse, mais sans appuis sociaux importants, qui entendait se mettre à son propre compte. Manipulatrice, détraquée et peut-être meurtrière... Mais il y avait plus, et le mérite de cette enquête minutieuse est de laisser au lecteur la capacité de le découvrir.

#### **PADRE PIO, STIGMATES CONTESTÉS ET MANIPULATIONS À L'OMBRE DU FASCISME**

Ce que Sergio Luzzatto nous révèle est tout autre. Une histoire qui s'étend sur un demi-siècle, si l'on s'en tient à la longue vie du religieux, depuis qu'il a été stigmatisé jusqu'à sa mort (1918-1968), sur un siècle même, si l'on va de l'entrée du jeune Francesco Forgione chez les capucins en 1903 à sa canonisation par Jean-Paul II en 2002. C'est dire l'ampleur du sujet d'autant que l'histoire de Padre Pio s'inscrit dans des périodes très contrastées de l'Italie : la succession de deux guerres meurtrières, le passage du fascisme à la démocratie chrétienne et, pour l'Église, la succession de pontificats tous attentifs au sort de Padre Pio, de Benoît XV qui le premier prend connaissance de l'existence d'un capucin stigmatisé à Jean-Paul II qui le canonise en passant par Pie XI qui d'abord sévit

lourdement (1931), par Pie XII qui laisse prospérer le phénomène dévotionnel, par Jean XXIII qui lui donne un ultime coup d'arrêt (1960) et par Paul VI qui de nouveau laisse faire.

Luzzatto, d'une écriture vigoureuse, nourrie d'analyses amples et d'expressions percutantes, se saisit d'une histoire qui, dès qu'elle est connue en 1919 dans une Italie qui sort difficilement de la guerre, divise l'opinion, y compris au sein du catholicisme italien. Du coup, elle suscite immédiatement force publications que l'auteur, pour celles qui sont favorables à Padre Pio, a tendance à désigner comme *hagiographie*, commode repoussoir à la démarche historique (p. 397), alors que cette production ne peut être assimilée à une simple propagande. Luzzatto, par une série de scènes successives, fort bien articulées, nourries d'archives de première main, raconte une histoire de stigmatisé qui ne se limite pas aux rapports tumultueux entre San Giovanni Rotondo, où vit Padre Pio, et Rome, mais qui se répand dans toute l'Italie, qui gagne tôt l'Espagne, qui dispose d'une antenne parisienne essentielle et qui n'est pas sans liens avec les États-Unis, en force à partir de la Seconde Guerre mondiale. Mais l'universitaire et chroniqueur italien entend surtout articuler de manière rigoureuse le miraculeux qui bientôt s'installe autour du capucin et le régime fasciste qui à San Giovanni Rotondo se manifeste dès 1920 par des luttes armées entraînant la mort de onze «rouges». Faute d'être située dans son contexte politique, l'histoire de Padre Pio, son historien en est conscient, «risquerait fort d'apparaître comme une "petite histoire" de querelle de moines, de plaies suspectes et de prodiges d'illusionnistes». Il convient donc de voir plus large car «les aventures du capucin de Pietrelcina et de ses adeptes sont étroitement mêlées aux affaires politiques et policières, diplomatiques et d'espionnage de l'Italie mussolinienne». En conséquence, «étudier le Padre Pio des vingt ans du régime fasciste est une manière d'étudier le clérico-fascisme. Tandis que retrouver le Padre Pio des années 1950 et 1960 – le saint des tabloïds, la star aux stigmates et l'homme nouveau de la Providence – est une façon de se demander ce qui demeure en Italie du clérico-fascisme après la fin du fascisme» (p. 27). Luzzatto se donne une vision politique rigoureuse mais ne reste heureusement pas prisonnier d'un cadre très directif, qui lui permet cependant de restituer l'entremêlement du religieux, du social et du politique ; il excelle en effet à ouvrir les dossiers les plus



divers, multiplier les points de vue, donner quelque épaisseur aux seconds couteaux, cerner les entourages, faire apparaître aussi des personnalités de premier plan comme à contre-emploi. Il aime par-dessus tout prendre le contre-pied des « hagiographies », refusant toutefois d'aligner son point de vue sur une légende noire qui elle aussi prolifère. Volontiers sceptique, anticlérical comme on l'est en Italie de manière naturelle, mais se tenant le plus souvent sur une difficile ligne de crête d'une histoire qui pour être décapante n'est jamais seulement à charge.

Ainsi exhume-t-il la figure emblématique d'Emanuele Brunatto, alias De Rosa, alias Pederzani, alias De Pio, alias Lepieux, alias De Felice, dont les péripéties occupent près d'une centaine de pages, soit le quart de l'ouvrage. Ce « fanfaron endurci », ce « maître-chanteur sans scrupule », cet « habitué impénitent du double jeu » (p. 212), apparaît à la fois comme l'âme damnée de Padre Pio – sans que les rapports entre les deux hommes soient toujours clairs – et celui qui, à des moments stratégiques, lance et relance, éventuellement par la menace de sortir ses dossiers, le culte du capucin. Si bien qu'on peut parfois se demander si Brunatto n'est pas le véritable héros de cette enquête. Ce dernier est encore à l'origine d'un événement qui va transformer l'histoire de Padre Pio, la fondation d'un hôpital moderne à côté du couvent, dont le capucin sera bientôt le responsable, à travers des structures financières complexes. C'est Brunatto en effet qui en 1941 fait un don très important pour mettre en branle ce projet, don qui sert à blanchir une partie des gains fabuleux que l'Italien, à Paris depuis quelques années, a faits grâce aux marchés très fructueux passés immédiatement avec l'occupant allemand. Faits – ou méfaits – qui lui occasionneront, après 1944, une condamnation à mort par contumace, amnistiée plus tard. Mais la réalisation de cet hôpital moderne, inauguré en 1956, hors norme au regard de la petite ville qui l'abrite, n'aurait pas été possible sans la judicieuse utilisation en 1948 de l'argent américain transitant par l'UNRRA, administration des Nations unies pour les secours et la reconstruction après la guerre, et sans les interventions des Montini – le futur Paul VI et son frère – intermédiaires redoutablement efficaces pour canaliser vers la petite ville du capucin stigmatisé les générosités internationales.

Luzzatto a un indéniable talent pour restituer, au-delà du personnage clé de Brunatto, nombre d'autres, de moindre rang,

qui apparaissent de manière épisodique comme des journalistes et hommes de lettres fascinés par le stigmatisé, ou d'autres qui vivent dans l'ombre du capucin comme le trio de dévotes qui gère l'accès à son confessionnal à la fin des années 1950. On peut, du moins vu de France, lire cette singulière histoire de Padre Pio comme un parcours initiant aux méandres de l'histoire italienne, dont les identités urbaines demeurent toujours présentes, mais aussi comme une insolite introduction à une géo-politique du quotidien qui inclut nécessairement une dimension religieuse. Ajoutons que cette histoire montre de manière parfois truculente les reconversions d'une même génération qui réussit à traverser les brutalités de l'histoire en se ployant aux attraits changeants des puissants du jour.

On pourrait se plaindre que cette histoire alternative ait l'inconvénient de faire disparaître presque complètement le tout-venant d'une trame miraculaire qui demeure essentielle. Et Padre Pio lui-même, en plus d'un chapitre, demeure présent, mais comme fondu dans le décor qui l'environne. Le capucin paraît souvent dépossédé d'une histoire qui s'écrit pourtant en son nom. Au bénéfice de qui et de quoi ? D'une rigoureuse contextualisation, on l'a dit. De ses dévots de tous rangs, Brunatto en tête, décrit au vitriol. De grands noms aussi qui défilent au gré de leur visite, stars du vélo ou journalistes en quête de papier à sensation. Des petites gens enfin car Padre Pio est « l'idole d'une piété des humbles et des abandonnés » (p. 413), ce qui nous vaut deux belles pages conclusives sur cette autre armée des ombres qui inlassablement surgit dans son entourage, de son vivant comme après mort (p. 414-416).

#### AU SAINT-OFFICE ET À SES ARCHIVES, LES HISTORIENS RECONNAISSANTS

Deux ouvrages différents et par le sujet traité et par la manière d'écrire l'histoire qui ne peuvent se comparer que par la nécessité de gérer l'extraordinaire à partir de huis clos religieux initiaux. Deux ouvrages qui plus encore montrent l'importance d'un organe régulateur du Saint-Siège, le Saint-Office, à la fois acteur principal et source privilégiée. Ces ouvrages n'auraient pas été possibles sans l'ouverture récente d'archives très riches que les historiens utilisent depuis une grande décennie, pour mieux connaître, notamment dans

les mises à l'Index, par exemple de Loisy ou de Bremond, le dessous des cartes, les filières de dénonciations, les appréciations des experts consultés. Luzzatto qui a largement pratiqué ces archives a même cette formule surprenante, en citant l'expertise demandée par Jean XXIII à l'un de ses proches : « On ne se lasse pas de citer le rapport du Saint-Office de Mgr Marcari pour la simple et bonne raison » que les mots qu'il emploie « ressemblent à ceux que l'historien lui-même serait tenté de choisir au terme de sa reconnaissance autour de l'aventure terrestre de l'autre Christ [Padre Pio]. Des mots qui expliquent ce qu'il y a à expliquer, mais des mots qui renoncent aussi à expliquer, qui se rendent à l'ineffable », plus précisément qui peinent à expliquer ce « qui rend certains individus [...] plus charismatiques que d'autres, qu'il s'agisse de Luther ou de Garibaldi, de Hitler ou de Padre Pio » (p. 391). Prestigieuse proximité, inquiétants rapprochements !

Cet aveu mérite une attention qui ne se réduit pas à la constatation de la similitude de deux types d'enquête policière, où l'historien critique croiserait la route d'un proche de Jean XXIII travaillant de longues semaines sur le terrain. Le détail ici importe : communes manières de se mettre à distance, nécessité de puiser dans un identique vocabulaire pour traduire la réalité, impossibilité, dans les deux cas, d'aller au-delà d'un inexplicable, identiquement délimité.

Resterait à comprendre le sens de ce singulier aveu. On pourrait se contenter d'y lire une tardive convergence sur le terrain de la rationalité critique qui correspondrait aux mutations en cours de l'Église conciliaire des années 1960. Mais la situation se complique quelque peu quand on lit le très sévère rapport psychiatrique du médecin franciscain Agostino Gemelli, enquêtant quarante ans plus tôt sur Padre Pio (1920). Lui déjà émettait un diagnostic que Luzzatto aurait aisément pu prendre à son compte. Toutefois l'historien de Padre Pio a éprouvé avant tout la nécessité de mettre l'accent sur la trajectoire complexe du médecin converti Gemelli, fasciné par le François d'Assise de Sabatier, bon connaisseur des troubles psychiques occasionnés par la guerre. Témoin intéressant et intéressé.

Faudrait-il, pour mieux comprendre cette troublante convergence de 1960, revenir un siècle en arrière et prendre en compte ce que Wolf avalise aussi, bien que de manière non explicite, en transformant en histoire l'enquête du Saint-Office ? Mais le cas de

Sant' Ambrogio est d'une certaine façon plus simple à analyser dans la mesure où le scénario sexuel évident et les probabilités de gestes criminels rendent fort suspectes les communications de Maria Luisa avec le Ciel. L'enquêteur se devait de distinguer le vrai du faux en matière de miracle ou d'apparition. Wolf le suit sans difficulté. Trop facilement, me semble-t-il.

Qu'il soit permis ici à celui qui rend compte de ces deux dossiers d'introduire momentanément un sien propre. Ayant travaillé sur les textes de Thérèse de l'Enfant-Jésus et notamment sur son autobiographie (manuscrit A), j'en suis venu à la conclusion que pour des éléments essentiels de sa trajectoire spirituelle Thérèse était le seul témoin, ce qui posait un indéniable problème, que ses hagiographes successifs ont ignoré. Travaillant ensuite sur son procès de canonisation (1910-1911), je constatais que le promoteur de la foi, Mgr Verde, dans ses *Animadversiones*, a fait, en 1914, le même constat que l'historien un siècle plus tard et s'était exprimé en des formules que j'aurais pleinement signées, comme Luzzatto pour celles de l'enquêteur de Jean XXIII. Ce qui laisserait entendre que le constat de Luzzatto n'était pas seulement conjoncturel. Resterait à mieux comprendre par quel mécanisme s'opère en pleine crise moderniste l'usage d'une raison critique qui fonctionne parfaitement à l'intérieur d'un système religieux qui ne veut se priver ni de la possibilité de rendre compte des manifestations du divin dans l'humain ni de la capacité de les réguler en utilisant les outils les plus communément partagés de l'approche critique. Et comment aussi cette raison critique a cheminé jusqu'au moment du Concile.